Document generated on 04/23/2024 6:32 p.m.

Québec français

Pourquoi y a-t-il des livres dans l'armoire à balais? Entretien avec Dominique Demers

Bernard Harvey

Number 136, Winter 2005

Bibliothèques scolaires

URI: https://id.erudit.org/iderudit/55518ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Harvey, B. (2005). Pourquoi y a-t-il des livres dans l'armoire à balais? Entretien avec Dominique Demers. *Québec français*, (136), 36–39.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Pourquoi y a-t-il des livres dans l'armoire à balais ?

Des bibliothèques scolaires mal en point

DÉPLORABLE ! C'est le mot le mieux pesé, aux yeux de Dominique Demers, pour décrire la réalité de bibliothèques scolaires québécoises. De quoi alarmer les plus mystérieuses bibliothécaires de nos écoles ! La situation est-elle à ce point critique ? L'autoeure a accepté de nous livrer quelques-unes de ses réflexions à ce propos.

› › › PROPOS RECUEILLIS PAR BERNARD HARVEY*

PHOTO : RÉAL BERGERON

« C'est une situation d'urgence, précise madame Demers. Il faut vraiment y réagir rapidement. Pourquoi ? Parce que près de la moitié des Québécois ne lisent jamais ou presque jamais ! Et les statistiques montrent que la situation se détériore avec les années. Il y a 15 ans, j'ai écrit un article dans *L'Actualité* intitulé : " Les bibliothèques crient au secours ". C'était déjà, à l'époque, un grand cri d'alarme et, depuis, la situation a empiré… Nous sommes en 2005, dans une société technologique sophistiquée, mais, malheureusement, on doit établir ce douloureux constat, celui d'une société qui ne lit pas ou trop peu. Il faut que la lecture devienne une priorité. Si nous voulons, comme Québécois, constituer une collectivité forte, nous devons absolument créer une société de lecteurs autonomes et heureux ».

Quelques constats sur la réalité des bibliothèques scolaires

Quelle est cette réalité des bibliothèques scolaires à laquelle vous référez ?

À l'école primaire, les bibliothèques sont de vieux navires sans capitaines. Il n'y a personne à la barre. Quand je dis « personne », cela veut dire que ce n'est pas normal de dépendre de bénévoles pour un dossier aussi prioritaire. On ne demanderait pas à des bénévoles d'assumer les mathématiques et le français. La bibliothèque scolaire, c'est primordial, surtout quand on sait que, dans le *Programme de formation de l'école québécoise*, on veut travailler par projets, intégrer les disciplines, décloisonner les matières, etc. C'est aberrant que la bibliothèque ne soit pas au centre de tous les projets ! Au printemps 2004, j'ai donné une formation à des enseignants qui n'avaient pas de bibliothèque du tout dans leur école. Il ne s'agissait pas d'un cas isolé, mais d'une demi-douzaine d'écoles sans aucune bibliothèque. La seule façon d'avoir des livres était de puiser dans quelques boîtes de carton, qui circulaient d'une école à l'autre. Dans l'une de ces écoles, on ignorait que de telles boîtes circulaient ! C'est incroyable.

La réalité que vous décrivez n'est donc pas si éloignée de celle que vous évoquez dans votre série Charlotte ?

En effet, dans le roman *La mystérieuse bibliothécaire*, mademoiselle Charlotte arrive dans un endroit où la bibliothèque est grande comme une armoire à balais, les livres sont pleins de poussière et c'est plein d'araignées. C'est à peine une parodie. Pour bien des gens, ça peut sembler totalement folichon, et pourtant... Tous les exemples de ce roman – qui parle beaucoup d'animation de la lecture quand on le lit avec des yeux d'adulte – s'inspirent de la réalité, les bons comme les mauvais.

La réalité dépasse souvent la fiction... Selon vous, comment a-t-on pu en arriver là ?

Il y a eu des avancées, depuis une quinzaine d'années, avec l'essor de la littérature pour la jeunesse au Québec et ailleurs. On a créé une littérature près des jeunes, à la suite d'un mouvement pluriséculaire. Malheureusement, on a perdu du terrain depuis, au lieu d'avancer. Pour toutes sortes de raisons. On s'était fixé d'abord comme objectif de démocratiser la lecture. Après, on s'en est donné un autre, sans avoir atteint le premier : informatiser l'école. Pour les jeunes, ce n'est pas facile de découvrir le bonheur de lire devant un écran d'ordinateur. Pour naviguer sur l'autoroute électronique, ils doivent déjà aimer et savoir lire. Internet ne vise pas encore directement un public cible d'enfants : la plupart des informations sont ouvertes et disponibles à tout le monde. On a investi beaucoup d'argent dans l'informatique. Aujourd'hui, on se retrouve avec des jeunes qui utilisent l'ordinateur pour « chatter » et pour jouer, mais pas pour lire, pour explorer ou pour faire de la recherche documentaire. De plus, en introduisant l'informatique dans les écoles, on est allé gruger de l'argent ailleurs. Concrètement, il y a eu moins d'achats de livres, moins d'animation en lecture. Aujourd'hui, on en subit les conséquences.

L'une de ces conséquences, c'est la pénurie de livres dans les bibliothèques, dans le contexte d'un marché du livre jeunesse pourtant plus que florissant...

En effet, l'argent n'est pas là. Quand on présente à des enseignants des collections qui fonctionnent bien auprès des enfants, autant en fiction qu'en non-fiction, ça crée une mobilisation fantastique. Les enseignants disent : « Quoi ? Tout ça, ça existe ! Ah ! mais c'est extraordinaire ! » Ils voudraient utiliser ces collections, mais la réaction suivante, c'est : « Je sais que j'ai pas ça à la bibliothèque ». Il y a alors ce constat effroyable, vraiment effroyable : « Mon Dieu que ça pourrait bien aller, si on avait des livres ! » Ça me crève le cœur de voir le nombre d'enseignants qui achètent des livres avec leur argent personnel. En séance de signature, dans les salons du livre, par exemple, ils me demandent : « Pouvez-vous m'autographier ce livre ? » Je questionne : « Oui, c'est pour vous ? – Non, c'est pour mes élèves, mais je l'achète parce qu'ils n'en ont pas ». Devant leur inconfort, je suggère : « Je vais l'autographier à votre nom et aussi à vos élèves ». Et ils sont heureux. Pour eux, l'effet bénéfique des livres est tellement clair qu'ils en achètent avec leur propre argent et les gardent dans leur classe, tout en sachant que c'est insensé de fonctionner ainsi.

Si nous voulons changer cette réalité que vous qualifiez de « déplorable », à quoi ressemblerait une bibliothèque scolaire idéale ?

J'ai beaucoup de réserves avec le mot « idéale ». Dans les faits, on est tellement loin de l'idéal que parler en ces termes serait un exercice superflu. Moi, j'essaie de promouvoir une bibliothèque scolaire minimale, qu'on n'a pas actuellement, et qu'on devrait avoir dans la réalité. On pourrait se donner des balises pour une bibliothèque qui correspondrait de façon minimale à ce dont l'école a besoin.

Une bibliothèque scolaire

Quelle serait cette bibliothèque « minimale » dont vous parlez ?

Une bibliothèque soucieuse d'offrir des livres en diversité. Pourquoi ? Parce que la lecture, c'est comme l'amour : tout le monde ne « craque » pas pour la même personne. C'est la même chose avec les livres. Chacun doit y trouver son compte, les garçons comme les filles, ceux qui ont l'âme romantique comme ceux qui préfèrent l'humour, ceux qui sont friands de fiction comme ceux qui préfèrent les documentaires.

LA VIE DEVANT SOI

BONHEUR D'OCCASION
À moitié Québécoise, mais je ne suis pas liée à cette culture, ce livre m'a donc ouvert mes horizons.
CAROLINE EVANS

6

Une bibliothèque accessible. Par définition, elle l'est déjà : l'école est un lieu où tous les enfants sont obligatoirement réunis un certain nombre de jours par année. Malheureusement, dans la réalité, les bibliothèques scolaires sont non seulement pauvres en livres, mais aussi très peu accessibles. Elles sont trop souvent ouvertes seulement quand l'enfant est en classe, et fermées, chaque fois que l'enfant est en récréation ou en loisir, alors même qu'on voudrait promouvoir la lecture plaisir.

Une bibliothèque comme lieu de vie. Tout le contraire d'un lieu « plate ». Une touche de créativité peut la transformer en lieu de vie, à l'opposé d'un lieu de punition, comme c'est encore parfois le cas. Aussi petite soit-elle, aussi peu riche en livres soit-elle, elle peut devenir un lieu réjouissant, avec des parasols et des coussins par exemple, comme dans *La mystérieuse bibliothécaire*. Ça ne coûte pas cher de ne pas être plate, de ne pas garder l'image d'une bibliothèque poussiéreuse, sévère, grise et ennuyeuse. Or, c'est loin d'être une évidence : il suffit de visiter les bibliothèques actuelles pour comprendre que l'école, « milieu de vie », c'est peut-être vrai pour l'école, mais pas pour les bibliothèques. Au primaire, trop souvent, on se contente de disposer un paquet de livres sur des rayons de fortune.

7

VIPÈRE AU POING
Une histoire familiale qui sort de l'ordinaire et qui nous fait réaliser à quel point la vie est précieuse.
SOHEYLA SALARI

MON BEL ORANGER

L'animation du livre

Dans une bibliothèque minimale, il doit y avoir aussi des médiateurs de la lecture. Quelle est votre perception des besoins de formation en animation du livre dans les bibliothèques scolaires ?

Avant de répondre à la question, permettez-moi de faire remarquer que c'est terrible de parler de moyens minimaux. Je le répète : dans le contexte des nouveaux programmes, c'est tout le contraire de moyens minimaux dont on a besoin. C'est fou, parce qu'on s'est donné un objectif formidable. Les nouveaux programmes sont très intéressants, mais ils nécessitent plus de moyens et d'outils qu'avant pour les enseignants.

D'autant plus que le profil des compétences attendues des futurs enseignants vise à faire d'eux de véritables « passeurs culturels »

Et un passeur culturel a besoin d'outils ! On ne les lui a pas donnés. C'est terrible, parce qu'à ce moment-là c'est toute une réforme qui va encore une fois échouer, je le sens, si on ne se donne pas les moyens nécessaires. Si on dit aux enseignants : « Écoutez, c'est chouette de ne pas utiliser des manuels, tout est possible, on peut intégrer les savoirs, favoriser l'interdisciplinarité », mais que, par ailleurs, la bibliothèque scolaire est dans un état lamentable, c'est aberrant. Pourtant, les enseignants découvrent une certaine qualité de livres disponibles et réussissent à faire des prouesses dans des situations loin d'être idéales ! La vaste majorité des enseignants n'ont pas de formation en animation du livre, avec des objectifs autres que ceux qui sont liés à la compréhension de textes. En gros, ils savent comment enseigner la grammaire, mais quand vient le temps d'aider les jeunes à découvrir le bonheur de lire, ils se sentent souvent dépourvus. Mon premier métier de toute ma vie – j'en ai eu plusieurs, comme mademoiselle Charlotte – était celui d'enseignante. En poussant les portes de la bibliothèque avec mon premier groupe d'adolescents, j'avais la passion du livre, mais aucun outil et zéro moyen pour leur donner le goût de la lecture. Malheureusement, ça n'a pas beaucoup changé depuis.

Qu'est-ce que présuppose une formation en animation de la lecture ?

Une telle formation s'enracine dans une philosophie de la lecture, appuyée sur des fondements et des règles d'action pour rejoindre le jeune lecteur, en fonction de ses goûts et de ses besoins. C'est vraiment important de choisir les actions appropriées et de développer des stratégies pour animer le livre de façon efficace. Animer la lecture ne se réduit pas à donner des trucs. On a trop souvent des activités récréatives qui ne mènent pas à un plus grand contact du jeune avec le livre. Un médiateur doit posséder des fondements pour rejoindre les jeunes lecteurs là où ils sont.

Quelles stratégies un bon médiateur peut-il mettre à profit pour animer la lecture ?

La toute première, qui représente 50 % de la démarche, c'est la sélection. Un bon médiateur propose une sélection de livres adaptés et efficaces. C'est incontournable, parce que, lorsqu'un jeune se retrouve plusieurs fois de suite devant un livre « drabe », il décide que la lecture n'est pas pour lui. Un médiateur doit avoir une connaissance approfondie de la littérature jeunesse et être stimulé, s'il veut être stimulant.

Quelles autres interventions peut-il effectuer ?

Des actions simples, peu coûteuses, et presque toujours efficaces : lire devant les jeunes, parler de ses coups de cœur, encourager ses élèves à parler librement des livres qu'ils aiment, sans qu'il y ait une note qui leur pend au bout du nez, faire des « piqûres lecture ».

Le rôle du médiateur est donc central dans le développement d'un goût durable pour la lecture ?

Bien sûr ! Après l'accès aux livres en diversité, la clé, c'est les médiateurs. Ce sont eux qui font la différence. À la suite de ma première tournée d'écrivaine, j'ai écrit un article dans *L'Actualité*. Ma plus grande constatation a été la suivante : Comment se fait-il que, dans des milieux scolaires presque semblables (population, profil socio-économique, etc.), on lit dans l'école A, alors qu'on ne lit pas dans l'école B, située à quelques coins de rue ? La réponse était toute simple : c'était les gens – enseignants, techniciens, directeurs, parents, bénévoles – ces fameux

ponts vivants entre les élèves et les livres. Dans une école, personne ne portait le flambeau ; dans l'autre, quelqu'un avait décidé de faire la différence et d'animer le livre.

L'urgence de se mobiliser

Devant l'état actuel des bibliothèques scolaires québécoises (diminution de l'achat de livres, collections appauvries, personnel qualifié en chute libre), que proposez-vous pour améliorer cette situation ?

Il faut une vraie mobilisation, ce qui signifie, en termes politiques, maintenir le cap sur la démocratisation de la lecture. Démocratiser la lecture doit demeurer un objectif prioritaire, et il faut avoir le courage politique de le maintenir. Sinon, à force de changer notre fusil d'épaule, on perd du terrain, et c'est réellement déplorable.

La démocratisation de la lecture constitue un enjeu de société fondamental.

Tout à fait ! Dès que les enseignants sont sensibilisés à la question – et c'est la même chose pour les parents – ils sont immédiatement révoltés et catastrophés. On prend pour acquis que l'école remplit sa mission. Je pense que s'il y a un domaine, en 2005, où l'école est excessivement en retard, c'est, clairement et de loin, celui des bibliothèques scolaires. Les parents pensent que leurs enfants ont accès à ce dont ils ont besoin. Ils n'ont aucune idée de l'état réel de la bibliothèque de l'école de leurs enfants.

Quelles autres pistes de solution entrevoyez-vous ?

Dans le cadre d'une réunion de travail organisée par le ministre de l'Éducation, à laquelle je participais dernièrement, j'ai formulé quelques propositions en lien avec une politique de la lecture à l'école. Les voici : 1. la formation de multiplicateurs en animation de la lecture, des gens qui vont travailler non pas avec les élèves, mais directement avec les enseignants ; 2. le développement d'un modèle parallèle à la tournée des artistes et des écrivains à l'école, modèle qui permettrait aux différents milieux d'avoir accès à un réseau de formateurs en animation de la lecture ; 3. la mise en place d'une demi-journée de formation par année en sélection de livres destinés aux jeunes, pour tous les enseignants du primaire et du secondaire, dès la rentrée scolaire.

Les différents milieux pourraient injecter des fonds pour inviter des formateurs. Il y aurait aussi un catalogue de formateurs. Selon leurs besoins, tous ceux qui travaillent en lecture ou en lien avec la bibliothèque scolaire pourraient bénéficier de formations assumées par des gens qui connaissent aussi bien la production actuelle que les goûts des jeunes. Ce n'est pas une structure compliquée ; on a déjà un modèle en place qui pourrait bien fonctionner.

On construit actuellement la Grande Bibliothèque du Québec. N'y voyez-vous pas là une situation paradoxale, un important déséquilibre entre l'investissement consacré à un tel projet centralisé et le peu de ressources allouées aux petites bibliothèques scolaires qui voguent tranquillement à la dérive ?

On met la charrue devant les bœufs. C'est exactement ce que dirait ma grand-mère, et elle aurait tout à fait raison. Cette Grande Bibliothèque est immensément souhaitable. Ce qui est dommage, c'est qu'elle arrive alors même qu'on n'a pas créé une accessibilité minimale en région. Quand je dis « en région », c'est dans toutes les régions du Québec, parce que les bibliothèques scolaires – et municipales – sont en général sous-développées, même à Montréal, dans de nombreux milieux. Ce qui me fait peur, c'est que ce genre de projet se réalise souvent sur le dos d'un autre. En soi, c'est un projet formidable, mais il prend forme alors même que les conditions minimales pour développer une société de lecteurs ne sont pas réunies. Ces conditions me semblent encore plus urgentes que ce beau projet. D'ailleurs, dans le prochain *Mademoiselle Charlotte*, on parle d'un mégacentre des arts (rires) avec une certaine ironie. Nous vivons dans une société où les « mégas » se multiplient et sont « épeurants »...

Un retour à l'essentiel pour les bibliothèques scolaires est donc souhaitable...

Plus que jamais. Pour arriver à cette société de lecteurs autonomes et heureux, on doit réunir les conditions minimales d'existence des bibliothèques scolaires : un lieu de vie où des livres diversifiés et accessibles sont animés par des médiateurs outillés et stimulés, des ponts vivants entre les livres et les jeunes. L'école est le lieu où tous les enfants sont réunis. Ça ne veut pas dire de ne pas favoriser la lecture en milieu familial, mais l'école demeure le premier lieu où il est facile d'agir massivement.

L'ÉCUME DES JOURS
Une critique de la société et une histoire touchante capable de nous rejoindre tous et toutes. Un miroir de notre monde dérisoire et pathétique, pris avec humour.
CORALIE LEMIEUX-SABOURIN

7

* Professeur de didactique à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue.